***Exercice 3 :***

 Les fées

 Il était une fois une veuve qui avait deux filles : l’aînée lui ressemblait si fort d’humeur et de visage, que qui la voyait, voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses, qu’on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père, pour la douceur et l’honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu’on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée, et en même temps, avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse.

 Il fallait entre autres choses que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l’eau à une grande demi-lieue du logis, et qu’elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu’elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire.

 « Oui ma bonne mère », dit cette belle fille ; et rinçant sa cruche, elle puisa de l’eau au plus bel endroit de la fontaine et la lui présenta, soutenant toujours la cruche, afin qu’elle bût plus aisément.

 La bonne femme ayant bu, lui dit :

 « Vous êtes si belle, et si honnête, que je ne puis m’empêcher de vous faire un don (car c’était une fée, qui avait pris la forme d’une pauvre femme du village pour voir jusqu’où irait l’honnêteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu’à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche une fleur ou une pierre précieuse ».

 Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine.

 « Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d’avoir tardé si longtemps ».

 Et en disant ces mots, il lui sorti de la bouche deux roses, deux perles et des diamants.

 « Que vois-je là ? Dit sa mère toute étonnée ; je crois qu’il lui sort de la bouche des perles et des diamants ! D’où vient cela, ma fille ? »

 (Ce fut là la première fois qu’elle l’appela sa fille). La pauvre enfant lui raconta, naïvement tout ce que lui était arrivé, non sans jeter une infinité de diamants.

 « Vraiment, dit la mère, il faut que j’y envoie ma fille. Tenez, fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle, ne seriez-vous pas bien aise d’avoir le même don ? Vous n’avez qu’à aller puiser de l’eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, vous lui en donnerez bien honnêtement.

 --Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine !

 --Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l’heure ».

 Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d’argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plutôt arrivée à la fontaine, qu’elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire. C’était la même fée qui était apparue à sa sœur, mais qui avait pris l’air et les habits d’une princesse, pour voir jusqu’où irait la malhonnêteté de cette fille.

 « Est-ce que je suis venue ici, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire ? Justement, j’ai apporté un flacon en argent tout exprès pour donner à boire à Madame ? J’en suis d’avis : buvez à même, si vous voulez.

 Vous n’êtes guère honnête, reprit la fée sans se mettre en colère.

 He bien, puisque vous êtes si obligeante, je vous donne pour don, qu’à chaque que parole vous direz, il vous sortira de la bouche un serpent ou un crapaud ».

 D’abord que sa mère l’aperçut, elle lui cria :

 --« Hé bien, ma fille ?

 --Hé bien, ma mère ! Lui répondit la brutale, en jetant deux vipères et deux crapauds.

 --O ciel ! S’écria la mère, que vois-je là ? C’est sa sœur qui en est cause : elle me le paiera.

 Et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s’enfuit et alla se sauver dans la forêt prochaine. Le fils du roi, qui revenait de la chasse, la rencontra et la voyant si belle, lui demanda ce qu’elle faisait là toute seule, et ce qu’elle avait à pleurer.

 « Hélas ! Monsieur, c’est ma mère qui m’a chassée du logis ».

 Le fils du roi qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles et autant de diamants, la pria de lui dire d’où cela venait. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du roi en devint amoureux, et considérant qu’un tel don valait mieux que tout ce qu’on pouvait donner en mariage à une autre, l’emmena au palais du roi son père, où il l’épousa.

 Pour sa sœur, elle se fit tant haïr que sa propre mère la chasse de chez-elle ; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver, personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d’un bois.

 Charles Perrault ; Contes (Ed. union générale d’édition, col. 10/18)

1. Que peut nous révéler l’expression : « *il faut que j’y envoie ma fille »*?
2. Est-ce qu’il s’agit d’un conte moral ? Si oui, étudiez la morale : est-ce qu’elle est explicite ou implicite. Si vous pensez qu’elle est implicite déduisez-la et formulez une hypothèse de sens.

***Exercice 4 :***

 ***Fable 1 :*** ***Le Loup et le Chien***

 Un loup n’avait que les os et la peau,

 Tant les chiens faisaient bonne garde :

Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,

Gras, poli, qui s’était fourvoyé, par mégarde.

 L’attaquer, le mettre en quartiers,

 Sire loup l’eût fait volontiers :

 Mais il fallait livrer bataille,

 Et le mâtin était de taille

 A se défendre hardiment.

 Le loup donc l’aborde humblement,

 Entre en propos, et lui fait compliment

 Sur son embonpoint qu’il admire.

 « Il ne tiendra qu’à vous, beau sire,

D’être aussi gras que moi, lui repartit le chien.

 Quittez les bois, vous ferez bien :

 Vos pareils y sont misérables ;

 Cancres, hères et pauvres diables,

Dont la condition est de mourir de faim.

Car, quoi ? Rien d’assuré ! Point de franche lippée,

 Tout à la pointe de l’épée.

Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »

 Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?

--Presque rien, dit le chien : Donner la chasse au gens

 Portants bâtons et mendiants ;

Flatter ceux du logis, à son maître complaire :

 Moyennant quoi votre salaire

Sera force reliefs de toutes les façons,

 Os de poulets, os de pigeons,

 Sans parler de maintes caresses. »

 Le loup se forge une félicité

 Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant, il vit le col du chien pelée.

« Qu’est-ce là ? Lui dit-il. –Rien. –Quoi ? Rien ? –Peu de chose

-Mais encor ? –Le collier dont je suis attaché

De ce vous voyez est peut-être la cause.

-Attaché ? Dit le loup : vous ne courez donc pas

 Où vous voulez ? –Pas toujours ; mais qu’importe ?

-Il importe si bien, que de tous vos repas

 Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Cela dit, maître loup s’enfuit et court encor.

***Fable 2 :***

 ***LE CORBEAU ET LE RENARD***

       Maître Corbeau, sur un arbre perché,
           Tenait en son bec un fromage.
       Maître Renard, par l'odeur alléché,
           Lui tint à peu près ce langage :
       Et bonjour, Monsieur du Corbeau,
    Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !
           Sans mentir, si votre ramage
           Se rapporte à votre plumage,
     Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.
À ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie,
           Et pour montrer sa belle voix,
   Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
   Le Renard s'en saisit, et dit : Mon bon Monsieur,
              Apprenez que tout flatteur
     Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
   Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
           Le Corbeau honteux et confus
   Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

1. Etudiez la morale des deux fables. Justifiez.
2. Formulez une hypothèse de sens pour chacune des deux fables.